

GUERIR ?

Avec leurs virgules, Symptôme, Vérité, Guérison, pourraient, dans l'argument de travail de cette année, se proposer à nous dans une linéarité trompeuse.

Comme si, partant du symptôme et parvenant à la vérité supposée de celui-ci, l'on allait aboutir à cette fin heureuse qui pourrait se nommer guérison.

Happy End dans lequel la psychanalyse viendrait démontrer son efficacité thérapeutique, mais aussi l'ampleur de ses illusions.

En réalité, et l'on en fait très vite l'expérience dans la pratique, il n'en va pas du tout ainsi.

Symptôme, vérité, guérison déclinent plutôt, au sein de chaque cure, des figures de l'emmêlement.

Figures semblables à celles de cet outil théorique que sont les nœuds du réel, du symbolique, de l'imaginaire. Des nœuds qui tiennent ferme et qu'il serait naïf, en fin de compte, de penser pouvoir défaire.

C'est exactement ce que répondait Lacan lors de ses conférences aux Etats-Unis à un auditeur qui lui demandait si le but d'une cure analytique était de défaire le nœud : « *non, ça tient ferme.* »¹ avait-il répondu.

Il y a donc autre chose à faire avec ce qui vient à s'enchevêtrer de notre histoire singulière et de notre structure. Autre chose qu'il conviendrait de pouvoir, dans chaque cure, préciser.

C'est dire, en tout cas, que symptôme, vérité, guérison, nous conduisent dans un champ théorique et pratique où il faut plutôt s'attendre à devoir faire avec de l'inextricable, et s'attendre aussi à compter avec de l'inguérissable.

Mais ce n'est là aucunement se diriger vers les voies de la passivité ou de la résignation. C'est la question même de l'acte analytique qui est par là convoquée.

Car on attend toujours quelque chose d'une analyse, quelque chose qu'il faut bien parvenir à nommer, à penser, à déplacer.

¹J. Lacan, Conférence du 2 décembre 1975. Massachusetts Institute of Technology. Scilicet 6/7 p.60. Éditions du Seuil, 1976.

Dans le Séminaire sur les écrits techniques de Freud, Lacan lance cette question bien embarrassante :

« Qu'est-ce que nous faisons quand nous faisons de l'analyse ?... »²

C'est une question que nous ne pouvons jamais ignorer. Elle exigerait que l'on puisse porter à la pensée ce qui oriente le travail des séances, savoir vers quoi il tend, et comment. L'après-coup d'une cure est souvent nécessaire pour le savoir. Mais le terme de guérison est-il bien approprié ? Est-ce qu'il sonne juste ? Comment nommer autrement le travail et le résultat d'une psychanalyse ? Toutes ces questions concernent très directement l'éthique du psychanalyste.

En tout cas, lorsque quelqu'un vient voir un analyste, c'est l'inextricable d'une souffrance qui vient sur le devant de la scène. Cette souffrance n'est pas à elle-même sa propre vérité, mais il importe de ne pas méconnaître une dimension qui lui est immanente.

C'est le « secours » ou plutôt la simple prise en considération que l'on se met à attendre de l'autre (petit a et A), sur le fond de cette supposition que l'autre, face à ce qui peut nous arriver, ne sera pas indifférent.

Il serait possible de voir là un lien d'humanité, mais il resterait bien sûr, et surtout aujourd'hui, à savoir un peu plus comment entendre celui-ci.

Il ne saurait évidemment pas se confondre avec cette volonté du Bien dont il s'agit, dans l'analyse, de se déprendre. Une volonté du Bien qui peut aussi prendre l'apparence d'un désir de guérir.

Voilà comment Lacan situe, lors d'une conférence en Italie, cette volonté du Bien :

« On n'a jamais massacré son prochain que pour son bien... C'est tout de même pas pour rien que la psychanalyse a qualifié de l'ambivalence ce qu'on appelle en général l'amour : c'est toujours par amour qu'on tue son prochain... Saint Thomas s'est tout de même aperçu, pour des raisons très fondées, s'articulant sur Aristote n'est-ce pas, que le velle bonum alicui, c'est-à-dire le vouloir du bien à quelqu'un, ça veut dire en somme prendre son affaire en main, c'est-à-dire se le soumettre. »³

Ce lien d'humanité, qui n'est pas volonté du bien, relèverait plutôt pour les analystes, du champ du transfert. Il en serait comme la condition de possibilité, au sens Kantien d'en être le préalable nécessaire.

C'est essentiel puisque c'est, dans et par la constitution du champ du transfert, que la plasticité insue, inscrite dans le symptôme, pourra se manifester et laisser apparaître peu à peu au cours du travail analytique, la pluralité des formes qui sont potentiellement présentes en lui.

²J. Lacan, Le Séminaire Livre 1 : Les Ecrits techniques de Freud p.16. Éditions du Seuil, 1975.

³J. Lacan, Excursus. Milan 1973.

Mais cela suppose une orientation de l'écoute, non pas vers un repérage de signes qui attendraient leur interprétation, mais bien différemment, par une attention ouverte aux articulations signifiantes qui viennent, dans le jeu du symptôme, représenter le sujet pour un autre signifiant. C'est entrer alors dans le double registre de la demande et du désir.

Le Séminaire *Encore* donne la formule emblématique de l'écart de la demande et du désir, un énoncé étroitement relié à l'espace du nœud borroméen :

« *Je te demande – quoi ? - de refuser – quoi ? – ce que je t'offre – pourquoi ? – parce que ce n'est pas ça* » et Lacan d'ajouter :

« *Ça, vous savez ce que c'est ?, c'est l'objet a. L'objet a n'est aucun être. L'objet a, c'est ce que suppose de vide une demande...* »⁴

Ça n'est pas ça, en effet.

Voilà de quoi calmer, s'il en était besoin, nos ardeurs thérapeutiques, ou comme l'on dit chez les classiques, cette furor sanandi dans laquelle viennent se loger tant de fantasmes, autant chez l'analyste que chez l'analysant !

Et, quoi qu'on en dise, il n'est pas si facile, pour l'analyste, de se déprendre d'un désir de guérir, surtout si l'on porte en soi cette blessure propre aux « vieux enfants thérapeutes »⁵ qui souvent sont devenus analystes. Pas si facile de faire avec ce que peut creuser, au début de la vie, l'échec de n'avoir pas réussi à soigner ces parents pathologiques avec lesquels on a pu se retrouver.

Les symptômes ouvrent sur une passe difficile car il ne s'agit pas plus de s'engager dans une sorte de bras de fer avec eux, en restant sur le terrain même où ils invitent avec insistance l'analyste à se tenir, que de les éconduire purement et simplement, en leur faisant la sourde oreille.

Cette difficulté concerne très précisément la façon dont la psychanalyse peut se situer par rapport au champ très diversifié des psychothérapies.

On ne pourra pas avancer dans ce problème en campant sur les termes de l'ancien débat. Un débat jamais réglé d'ailleurs où les uns affirmaient et affirment que non, la psychanalyse n'a rien de thérapeutique tandis que les autres leur opposent que le psychanalyste est bel et bien un thérapeute.⁶

Il n'est peut-être pas inutile ici de rappeler l'ancienneté du terme thérapeute, un terme qui, initialement, ne renvoie pas au domaine médical auquel l'habitude le réfère immédiatement.

⁴J. Lacan, Le Séminaire Livre XX *Encore*. P.114 Editions du Seuil, 1975.

⁵ C'est là une expression de Philippe Réfabert.

⁶ Voir sur ces questions le premier numéro des Lettres de l'E.FP. ainsi que, en 1985, le N° de la revue *Espace* intitulé: La psychanalyse peut-elle être thérapeutique?

En grec le thérapeutikos est celui qui a cet art particulier –un art et pas un savoir, une épistémê – l’art de savoir prendre soin de. (On peut prendre soin de choses très différentes.)

C’est un art qui comporte une dimension de sacralité, une sacralité qui n’oriente pas vers l’espace religieux et qui évoquerait plutôt le sens étymologique du sacré : ce qui est séparé.

Cette sacralité est très sensible par exemple dans un texte de Philon d’Alexandrie intitulé *De la Vie Contemplative*.⁷

Dans ce texte, Philon s’attache à présenter ces ascètes juifs très réputés qui vivaient près d’Alexandrie et que l’on désignait du nom de thérapeutes ou encore de thérapeutrides.

Ils avaient la réputation, grâce à la rigueur de leur ascèse, d’exceller dans un art de soigner qui, par ses méthodes, se distinguait très nettement des pratiques médicales de l’époque. Ils soignaient les corps, mais aussi les troubles, si pénibles et difficiles à supporter, qui naissent des plaisirs, des craintes de l’imagination, des injustices.

Cette dimension de sacralité, à laquelle fait écho à n’en pas douter le sinthome de Lacan, sera perdue lorsque l’appellation de thérapeute fera l’objet d’une appropriation par le champ médical. On a alors affaire à un appauvrissement de cette fonction, à une restriction qui aboutit à cet usage par lequel est thérapeutique cette partie technicienne de la médecine qui étudie et applique les moyens de soigner des maladies médicalement définies.

Lorsque nous faisons usage de ce terme, en le composant avec celui de psycho, que disons-nous exactement ? En tout cas, il importe de ne pas oublier toute l’équivoque de ce vocable. Car l’écart est grand entre les multiples formes d’un prendre soin et l’espace autrement normé d’un traitement médicalement conçu. Cet écart touche précisément à la question que pose aux psychanalystes le recours à la notion de guérison.

L’art de prendre soin qui se déploie dans l’espace propre à l’analyse gagne-t-il à être ainsi nommé ? On peut en douter et se demander ce qui empêcherait plus d’inventivité langagière.

Avec quelle boussole l’analyste peut-il prendre ses repères lorsqu’il s’agit de situer au plus juste les visées de la cure ?

Il vaut la peine, à cet égard, de ne pas laisser dans les oubliettes la façon dont Lacan nous propose, de manière on ne peut plus claire, deux repères :

« Voilà donc deux repères, premièrement la demande du malade, deuxièmement la jouissance du corps. D’une façon elles confinent sur cette dimension éthique, mais ne les confondons pas trop vite, car ici intervient ce que j’appellerai tout

⁷ Philon d’Alexandrie, *De Vita contemplativa*, Editions du Cerf 1963.

simplement la théorie psychanalytique, qui vient à temps et non pas bien sûr par hasard, au moment de l'entrée en jeu de la science, avec ce léger devancement qui est toujours caractéristique des inventions de Freud. De même que Freud a inventé la théorie du fascisme avant qu'il paraisse, de même, trente ans avant, il a inventé ce qui devait répondre à la subversion de la position du médecin par la montée de la science. »⁸

Ces remarques appartiennent à une intervention que fit Lacan en 1966, dans le cadre d'une table ronde organisée par le collège de Médecine.

Cette table ronde avait pour thème : « La place de la psychanalyse dans la médecine. »

Mises à part Jenny Aubry qui présidait et Ginette Raimbault qui avait rendu compte de son travail auprès des enfants malades de Necker, c'est un climat de grande ignorance de la psychanalyse et aussi d'hostilité, que Lacan avait dû affronter.

Et pourtant, c'est avec la plus rigoureuse exigence qu'il avait procédé, afin de faire entendre à ses auditeurs ce qui distingue en propre la psychanalyse, mais aussi avec quel état du monde, tout soignant doit nécessairement compter.

De plus, il manifeste tout au long de son intervention une remarquable capacité d'anticipation quant aux formes qu'allaient prendre les dispositifs et protocoles de traitement en vue de guérir. Et, de fait aujourd'hui, ce texte s'avère être d'une grande actualité.

Le premier repère pour l'analyste est donc la demande

La demande elle-même, avec son opacité, sa confusion, sa distance par rapport à l'objet auquel elle s'accroche (objet de la demande qui peut, en effet, s'inscrire explicitement dans le champ de la maladie et de la guérison.)

Cette considération privilégiée de la seule demande opère à elle seule un déplacement. Loin de s'employer à relever d'emblée ce qui pourrait, avec l'appui du savoir, donner lieu à une démarche de catégorisation, c'est un tout autre espace d'écoute qui devient possible, espace où se reconnaît l'héritage freudien.

Dans la conférence de Genève sur le symptôme Lacan l'énonce en ces termes :

« ...quand nous avons un cas, ce que l'on appelle un cas, en analyse, il nous recommande de ne pas le mettre d'avance dans un casier. Il voudrait que nous écoutions, si je puis dire, en toute indépendance des connaissances acquises par nous, que nous sentions à quoi nous avons affaire, à savoir la particularité du

⁸ Le texte de cette communication de Lacan figure dans les Lettres de L'Ecole Freudienne de Février-Mars 1967 p.34 et suivantes.

*cas. C'est très difficile, parce que le propre de l'expérience est évidemment de préparer un casier. »*⁹

Cela ne va pas sans une « ...situation de dépouillement, de « démunissement » dira-t-il encore, à Strasbourg cette fois¹⁰, insistant sur la nécessité pour l'analyste d'être le plus loin possible des postures de l'autorité savante.

En 1966 au Collège de médecine, c'est sur autre chose encore qu'est mis l'accent :

quelle est la modalité du registre de la réponse ?

Voilà la question décisive. Décisive, dans la mesure même où le décisif du travail dans l'analyse ne saurait pas plus être situé du côté de l'objet explicite de la demande que de celui d'une possible réponse.

*« Répondre que le malade vient vous demander la guérison n'est rien répondre du tout (...) il y a hors du champ de ce qui est modifié par le bienfait thérapeutique quelque chose qui reste constant (...) il met le médecin à l'épreuve de le sortir de sa condition de malade ce qui est tout à fait différent, car ceci peut impliquer qu'il est tout à fait attaché à l'idée de la conserver. Il vient parfois nous demander de l'authentifier comme malade (...) »*¹¹.

Il s'agit de pouvoir situer plus finement l'espace où vient s'individualiser et se spécifier une dimension originale inscrite dans la demande de soins, dimension qu'il revient à l'analyste de surtout ne pas méconnaître.

C'est, en fin de compte ici, la topologie du sujet qui peut permettre à l'analyste de s'orienter au plus juste, puisque toute demande met en jeu « la structure de la faille qui existe entre la demande et le désir », soit dira encore Lacan, « quelque chose d'infiniment plus élevé et noué qui tient au langage en tant qu'il échappe au sujet dans sa structure et ses effets. »¹²

Voilà bien de quoi, s'il en était besoin, remettre les pendules à l'heure !

Et si le terme de guérison mérite d'être maintenu dans la langue de la psychanalyse – ce qui, à mon sens, ne va pas du tout de soi – il ne saurait s'entendre dans l'ignorance de cette faille.

Pouvoir, avec l'appui du transfert, rendre possible que l'analysant s'approche des formes qu'a pu revêtir pour lui cette faille, reconnaître ce qu'elle a creusé de façon irrémédiable dans son histoire singulière, apprivoiser certaines formes angoissantes du vide qu'elle convoque parfois, fait partie du travail de la cure.

Cette faille est celle du réel. Un réel doublement marqué, du trou du signifiant et du trou de la sexualité .

Peut-on vraiment penser guérir de ce réel?

⁹J. Lacan, « Le symptôme ». Conférence à Genève Du 4 octobre 1975. Le bloc-notes de la psychanalyse, 1985, N° 5.

¹⁰J.Lacan, Mon enseignement. Éditions du Seuil, Octobre 2005.

¹¹ Cf. note 8.

¹² Ibid.

Ce n'est pas ce trou dans l'être qui donne lieu aux différentes formes de malaise et aux symptômes les plus pénibles dont parlent les analysants. Ce serait plutôt d'aller jusqu'à se laisser consumer par tout ce qui tente d'effacer ce qui nous confronte au manque, à l'irréparable manque dans l'Autre.

C'est là un trait essentiel pour une clinique de la psychanalyse et à lui seul, il trace une ligne assez nette de démarcation entre les visées d'une cure analytique et la plupart des formes de psychothérapie qui se démarquent bien peu, la plupart du temps, du fantasme d'une « restitutio ad integrum ».

Le second repère proposé par Lacan au Collège de médecine, c'est la jouissance du corps.

« *Jouissance du corps qui confine avec la demande sur la dimension éthique.* »

À la fin de son intervention, Lacan reviendra encore sur cette articulation de la jouissance et de l'éthique :

« *La dimension éthique est celle qui s'étend dans la direction de la jouissance.* »¹³

Cette articulation de l'éthique et de la jouissance, faisait déjà insistance d'ailleurs, en 1962, dans l'article *Kant avec Sade*.

Mais pour la question présente, nous sommes évidemment conduits à nous demander comment les modalités d'un jouir pourraient ou non ouvrir un espace possible pour une sortie, ou un remaniement des symptômes.

Si l'on se rappelle qu'initialement, guérir s'écrivait guarir et signifiait garder, protéger, se porter garant de quelque chose ou quelqu'un, il y aurait alors à se demander ce que garderait l'espace des symptômes, et plus largement la difficulté d'exister.

S'agirait-il, pour celui qui en souffre, d'affirmer non sans paradoxe, un jouir du corps ? D'en préserver la simple possibilité ? Toutes questions qui obligent à savoir comment entendre ce « jouir du corps », désigné comme essentiel repère de l'analyste par Lacan.

Parler d'un jouir du corps, c'est à l'évidence mettre l'accent sur le corps, le corps lui-même si l'on peut dire. Ce n'est pas exactement le cas lorsqu'il s'agit de la jouissance phallique, de la jouissance du grand Autre, ou de l'autre jouissance.

L'angle de vue n'est pas le même et il met en jeu une strate plus originaire qui concerne le plan juridique.

En droit la jouissance, c'est le pouvoir d'user légitimement d'une chose. C'est pouvoir la posséder, la céder ou encore la perdre. Et, comme une remarque du Séminaire *Ou pire* le précise, c'est même le pouvoir de démolir la chose dont on a légitime jouissance.

¹³ Cf. note 8

« En droit avoir la jouissance de quelque chose, c'est pouvoir traiter ce quelque chose comme un corps. C'est pouvoir le démolir même, ce qui représente le mode de jouissance le plus régulier. »¹⁴

En d'autres termes, la jouissance est constitutive du corps, auquel elle donne statut, d'autant que seul un corps a cette possibilité. La jouissance est donc le trait qui caractérise un corps, elle en est la quasi-définition.

« Un corps, c'est ce qui se jouit. Un corps est quelque chose qui est fait pour jouir, jouir de soi-même » rappelle encore Lacan au Collège de médecine, avec une insistance qui ne sera ensuite jamais démentie tout au long des années du Séminaire.

Une insistance qui vient faire entendre, en négatif, que justement nous ne sommes pas toujours assurés de cette jouissance du corps qui est pourtant ce qui l'identifie.

La privation de celle-ci n'est autre que l'aliénation, et l'esclavage en fut une des formes juridiques dans l'histoire. Mais elle n'est pas la seule et nous savons bien que l'émergence d'un autre mode de production n'a aucunement aboli les formes multiples d'une désappropriation du corps. Sans doute prennent-elles des formes de plus en plus subtiles et difficiles à identifier, des formes qui mettent en jeu l'imaginaire du corps, les façons dont nous nous le représentons.

Par exemple nous voyons le corps comme un sac, un sac plein, un sac rempli d'organes, un sac enveloppé- enveloppant. C'est ici qu'intervient la géométrie : *« L'esclave se définit de ce que quelqu'un a pouvoir sur son corps. La géométrie, c'est la même chose, ça a beaucoup affaire avec le corps. Le corps a pour propriété qu'on le voit et mal. On croit que c'est une soufflure, un sac de peau... »¹⁵*

À Columbia, le 1^{er} décembre 1975, dans la conférence sur le symptôme, il prolonge l'interrogation sur le corps et manifeste un étonnement où vient se creuser l'énigme de ce corps dont la consistance surgit de la parole :

« L'homme pourrait dire qu'il est un corps, et ce serait très sensé, car c'est évident que le fait qu'il consiste en un corps est ce qu'il y a de plus certain (...) en revanche, ce sur quoi l'homme insiste, c'est non pas qu'il est un corps, mais, comme il s'exprime (c'est là quelque chose de saisissant), qu'il en a un. Au nom de quoi peut-il dire qu'il a un corps ? Au nom de ceci qu'il le traite à la va-comme-je-te-pousse, il le traite comme un meuble. Il le met dans des wagons par exemple et là il se laisse trimbaler. C'était quand même vrai aussi, ça commençait à s'amorcer quand il le mettait dans des chariots. Alors, je voudrais dire que cette histoire de parlêtre, ça se rencontre avec cette autre appréhension du corps et ça ne va pas tout seul. Je veux dire qu'un corps a une autre façon de consister... »¹⁶

¹⁴ J. Lacan, Séminaire 1971-72 ... Ou pire, séance Du 15 décembre 1971. Séminaire inédit.

¹⁵ J. Lacan, Yale University, Law School Auditorium, 25 novembre 1975. In Scilicet 6/7 p.38.

¹⁶ J. Lacan, Columbia University, Le Symptôme, Scilicet 6/7 p.49 et 50.

En ce point très précisément, nous pouvons situer le symptôme. Car à sa manière qui ne va pas sans paradoxe, il affirme le jouir du corps, et donne au corps du parlêtre, une consistance qui ne relève pas de l'ordre anatomique. Il affirme l'écart entre la consistance d'une chose, d'un meuble qu'on trimballe et dont la fonctionnalité, l'utilité, peuvent aller jusqu'à même en effacer les contours, et ce que signe la présence d'un corps ex-sistant.

Le symptôme, au prix parfois de réelles souffrances, s'efforce de réduire la prise de l'autre (de l'Autre) sur le corps propre, et demande sans en mesurer le prix bien souvent (car il se prête en même temps à la méprise) que soit assuré, au moins a minima, le jouir du corps.

N'est-ce pas au fond, une autre manière de faire entendre la célèbre formule du droit anglo-saxon : « *habeas corpus* » ? Que tu aies ton corps !

Bien sûr nous savons à quels usages pervers ce précepte a pu donner lieu, mais il a, en sa teneur même, l'intérêt de rappeler qu'il y a là un point sensible, puisque ce corps, on peut bien en effet ne pas, ou ne plus, en avoir la simple jouissance.

C'est parler là de l'emprise sur le corps

Peut-être n'est-il pas possible, de la naissance à la mort, de ne jamais en faire l'expérience. Et bien des analysants nous le donnent à entendre, sur un mode ou un autre.

Mais les analystes qui travaillent avec les enfants le savent probablement plus directement que les autres, car les manifestations de cette emprise sur le corps sont plus violentes et plus affichées, abritées qu'elles sont par tant de « bienveillance » aux prétextes éducatifs... Le récent exposé de Jacques Aubry, au Cercle freudien, le donnait fort bien à entendre.¹⁷

L'on se rappelle aussi le traité d'éducation pour une grande santé physique et psychique, dont s'était inspiré le père du Président Schreber !¹⁸

Ce qui fait difficulté aujourd'hui est l'impossibilité d'en rester à la conviction qu'il n'y aurait là que des situations particulières, caricaturales parfois et que si, avec un peu de chance, l'on rencontre un bon analyste qui prêtera son oreille à la demande insue et enkystée dans un symptôme, alors les problèmes pourront finalement se régler.

Dans l'actuel cela ne peut plus suffire parce qu'une autre dimension est entrée en jeu qui vient soumettre toute demande de guérison, ou simplement de mieux être, à des forces de distorsion qui ne se laissent pas facilement identifier, mais avec lesquelles nous sommes tous obligés de compter. Cela est à mon sens crucial pour la psychanalyse. Il est de sa responsabilité, de pouvoir en prendre acte.

¹⁷ Jacques Aubry, Exposé du 1/06/2011 au Cercle Freudien « Prendre soin du cadre et des dispositifs de la psychanalyse avec les enfants ».

¹⁸ Voir le livre de Morton Schatzman : *L'esprit assassiné*. Éditions Stock, 1974.

La forme présente de ces phénomènes de distorsion qui s'appliquent à la demande de soin n'était pas contemporaine de Lacan. Pas tout à fait. Mais pourtant, avec ce même devancement qu'il avait su reconnaître chez Freud, il décrypte avec une lucidité impressionnante les formes pathologiques dans lesquelles se trouve enserrée la demande de guérison.

Et ce n'est pas un hasard si Lacan dans cette conférence de 1966, mais aussi en bien d'autres moments, cite Michel Foucault. Michel Foucault que l'on aurait tort de limiter à être l'auteur de *l'Histoire de la folie à l'âge classique* ou de *La naissance de la clinique*.¹⁹

Aujourd'hui la demande de guérison se trouve retournée (perversus...) en injonction de guérir. Cette injonction, dont Foucault cherche à saisir le processus, concerne tout autant mais différemment, et celui qui fait état de ses symptômes et celui dont le métier est de traiter ceux-ci.

Tu dois te guérir. Tu dois le guérir.

En d'autres termes, notre santé physique et psychique, ne relève plus seulement d'un espace individuel, privé, mais devient un impératif auquel nous ne saurions nous dérober. La société tout entière devient une « machine à guérir », selon l'expression de Foucault, une machine qui forcément ne peut que subvertir du dehors l'espace où peut se travailler cette faille de la demande et du désir à laquelle le psychanalyste est attentif. Personne, quelle que soit la forme d'exercice de sa pratique analytique, ne peut rester indemne de cet état de chose très préoccupant puisqu'il touche à l'espace propre de la demande et qu'il menace celle-ci d'être vidée de ses ressources propres.

Cette injonction d'aller bien est d'une autre nature que celle qui est en œuvre dans la demande qui émane du parlêtre. D'ailleurs, elle n'est proférée par personne d'identifiable, mais elle diffuse de mille façons dans le corps social. Elle participe en réalité de ces micro-pouvoirs étudiés par Foucault, micro-pouvoirs qui s'exercent souvent dans notre plus entière méconnaissance, mais qui « *peuvent passer matériellement dans l'épaisseur même des corps sans avoir à être relayés par la représentation des sujets* »²⁰. Ces micro-pouvoirs sont relayés par les Etats modernes, lesquels se préoccupent beaucoup de leurs populations et fort peu de leurs peuples. Ils font de la maladie et de la guérison des objets qui relèvent de la compétence publique, compétence étatique

¹⁹ M. Foucault, interrogé sur Lacan en 1981 sur Lacan par J. Nobécourt, témoigne de l'intérêt et de l'importance à ses yeux, de l'œuvre de Lacan pour la psychanalyse. Voir *Dits et écrits* T.IV. Editions Gallimard, 1994, p.204 et 205.

²⁰ M. Foucault, Entretien de la Quinzaine littéraire 1977 in *Dits et écrits*, T.III, Editions Gallimard, p. 231

étroitement articulée aux technologies et aux industries du vivant. C'est là le montage spécifique du bio-pouvoir.

Les psychanalystes sont, au premier chef, directement concernés, dans la mesure où la sexualité se retrouve à une autre place avec une autre fonction que celles à laquelle l'héritage freudien nous avait conduit... Freud avait su reconnaître l'importance de la sexualité dans l'émergence des symptômes. Il avait su reconnaître dans l'hystérie tout particulièrement, les révoltes d'une sexualité empêchée et réduite au silence. Mais aujourd'hui, à la différence du dix-neuvième siècle, la sexualité n'est plus cette force de protestation et son statut a considérablement changé. Lacan soutiendrait-il encore qu'elle est ce qui fait trou dans la vérité ? Rien n'est moins sûr, et il semblerait même, qu'elle soit prise dans un processus d'un genre nouveau où, dans son exhibition à tout va, elle soit en réalité effacée.

Pour sa part Michel Foucault note qu'elle est devenue un point de passage pour les relations de pouvoir. À ce titre, elle fait partie d'un dispositif nouveau. « À l'époque du capitalisme tardif, à la différence du dix-neuvième siècle, la politique du corps ne requiert plus l'élimination du sexe ou sa limitation au seul rôle reproducteur ; elle passe plutôt par sa canalisation multiple dans les circuits contrôlés de l'économie. (...) Non seulement le biopouvoir se déploie sur le corps machine pour en maximiser l'efficacité et la productivité, mais il produit le corps lui-même comme corps-espèce, siège des processus biologiques et constitué en son centre par la sexualité. »²¹

Produire le corps comme espèce, réduire l'être parlant affecté de sexe et de langage au seul statut d'être membre d'une espèce,²² c'est là franchir le seuil de la modernité biologique et toucher de façon directe à la question de l'animal. Dans *La volonté de savoir* Foucault situe très exactement la nature de ce franchissement :

« L'homme, pendant des millénaires, est resté ce qu'il était pour Aristote : un animal vivant et *de plus*²³ capable d'une existence politique ; l'homme moderne est un animal dans la politique duquel sa vie d'être vivant est en question. »²⁴

L'ordre propre du politique s'instaure lorsque devient possible le passage dans une dimension qui, par principe, dépasse et excède l'ordre des besoins vitaux. Affirmer que l'homme peut ne pas viser seulement son intérêt et sa survie est

²¹ Ibid.

²² Comment ne pas penser ici, à propos de l'espèce, aux remarques décisives de Robert Antelme dans la préface de son livre *L'espèce humaine* ?

²³ C'est moi qui souligne.

²⁴ M. Foucault : *Histoire de la sexualité*. T.1 *La volonté de savoir*. Éditions Gallimard, 1976, P. 188.

l'acte même par lequel se constitue la dimension spécifique du politique. Par là même, elle rend possible l'existence d'un espace étranger à la sphère familiale et aux lois despotiques qui règnent en son sein.

Cette supplémentation, qui va de pair avec l'exigence de liberté et d'altérité, suppose donc que soient nettement distingués l'être humain en tant que vivant, et tout ce qui, en lui, relève du parlêtre.

Abandonner cette distinction en transposant au champ politique la préoccupation de la santé (physique et psychique) de la population, faire de la survie de l'espèce un objectif politique, revient en fin de compte à mettre en péril et même à effacer l'espace propre du politique. Tel est la visée de la bio-politique, qui comme cherche à le faire entendre M.Foucault, n'a plus grand chose de cette dimension politique dont Les Lumières nous avaient fait héritiers.

Il est urgent de prendre acte de cette mutation et, à l'évidence, elle n'est pas sans incidence sur la question qui nous occupe, puisqu'elle touche de près ce jouir du corps dans lequel nos symptômes pouvaient trouver un abri paradoxal et qu'elle inscrit toute visée de guérison dans une opération bio-politique.

Au Collège de médecine, Lacan peu après s'être référé à Foucault, parle quant à lui, d'un franchissement irréversible.

Ce franchissement est celui qui efface cette dimension autrefois sacrée du geste humain d'un guérir, pour pénétrer dans les espaces (à vrai dire despotiques) d'une science expérimentale généralisée. Une science qui a besoin, rappelait-il, de cobayes, pour essayer différentes techniques de conditionnement.

« Le médecin est requis dans la fonction du savant physiologiste, mais il subit d'autres appels encore : le monde scientifique déverse entre ses mains le nombre infini de ce qu'il peut produire comme agents thérapeutiques nouveaux chimiques ou biologiques, qu'il met à la disposition du public et il demande au médecin, comme à un agent distributeur de les mettre à l'épreuve. »²⁵

Dans ce laboratoire déjà constitué et fourni de crédits sans limite, les fonctions de l'organisme humain sont « prises en fonction serve » et sont offertes au médecin afin d'être réduites « à des montages équivalents à ceux de ces autres organisations, c'est-à-dire ayant statut de subsistance scientifique. »²⁶

Voilà qui invite à saisir plus radicalement encore l'enjeu de ce jouir du corps et de la dimension éthique qu'il comporte.

Cette dernière ne saurait s'entendre sans toucher au registre de la responsabilité. Puisque la psychanalyse se tient à cette place, unique aujourd'hui, de pouvoir encore affirmer qu'un espace de soin et un guérir, étrangers aux visées de la bio-technique, est possible, il est de notre responsabilité de chercher comment l'on

²⁵ Cf la note 8.

²⁶ Ibid.

peut faire écart et par quels moyens une nouvelle façon de résister à cet état des choses est possible.

À tout le moins, la première exigence ne serait-elle pas de prendre la mesure des questions inédites que nous rencontrons désormais, soit encore de ne pas se méprendre sur leur nature et de s'avancer dans un travail permettant de mieux les identifier?

Car nous n'avons plus affaire aux formes passées du symptôme social. C'est un nouveau malaise dans la civilisation qui s'impose à tous, un malaise dont les formes ne sont plus pensables avec nos repères théoriques les plus habituels. Ce sont les technologies du pouvoir qui sont désormais en première lignes, et elles obligent à élaborer de nouvelles questions.

Par exemple, qu'est-ce qu'un cyber-corps ? Peut-on penser les modalités inconscientes d'une cyber-sexualité ? Etc.

Ces questions pourraient sembler bien trop générales et à distance de la clinique du psychanalyste. Personnellement je ne le pense pas et même bien au contraire. J'en prendrais pour exemple la remarque que faisait récemment en séance un analysant. Il s'agit d'un homme qui passe ses nuits et, quand cela lui est possible, des journées entières devant son ordinateur pour susciter des rencontres qui demeurent virtuelles la plupart du temps, cette virtualité le protégeant de la menace que comporte la plupart des rencontres effectives. Mais à force de taper sur son clavier des heures et des heures durant, il avait contracté une espèce d'ankylose fort douloureuse du poignet. Il était arrivé un jour en séance en se plaignant de cette situation, et en faisant cette remarque que probablement un jour sa main muterait, ne saurait plus du tout faire ce geste de l'écriture manuscrite. Dans le même mouvement de pensée, il en était venu à se demander où était passée la main de son enfance, celle qui prenait un tel plaisir à tracer les courbes des lettres de l'alphabet, celle dont on louait la dextérité et la grâce.

Et je dois vous dire que j'avais considéré ces questions comme tout à fait importantes pour son analyse.

Mais c'est un exemple bien anodin si l'on songe à ce que font entendre les analysants qui, atteints de cancer, sont embarqués dans des protocoles de soins où se trouve véritablement relancée la dimension juridique du jouir du corps. Qu'est-ce, dans ces situations, qu'« avoir son corps » ? Que penser de l'étrange expérience qui consiste à marcher sans pouvoir sentir ni ses pieds ni la résistance du sol sur lequel on avance comme à tâtons ?

Quel est ce corps qui peut être radiographié, scannérisé, I.R.M.isé ?

Lacan formule les choses autrement lors de cette incroyable conférence de 1966.

Relevant l'extension de plus en plus efficace des procédés d'intervention concernant le corps humain, il ajoute ceci :

« Permettez-moi d'épingler plutôt comme faille épistémo-somatique, l'effet que va avoir le progrès de la science sur la relation de la médecine avec le corps. (...) Car ce qui est exclu du rapport épistémo-somatique est justement ce qui va proposer à la médecine le corps dans son registre purifié ; ce qui se présente ainsi se présente en pauvre à la fête où le corps rayonnait tout à l'heure d'être entièrement photographié, radiographié, calibré, diagrammatisé et possible à conditionner. »²⁷

Un corps purifié, qu'est-ce à dire ?

Ce terme a vraiment de quoi nous laisser songeur...

Ce corps purifié, c'est ce corps non pas soustrait à l'univers religieux du péché, mais ce corps *abstrait* qui résulte de la dichotomie corps-âme. Une dichotomie simplificatrice qui réserve au corps la seule propriété de l'extension, qui en isole toute manifestation pensante, les phénomènes psychiques relevant par conséquent d'un ordre étranger à la corporéité. Il y a là certes, la mise du dualisme cartésien, mais pas seulement. C'est aussi l'interprétation galiléenne de la science physique de Galilée qui supporte une telle faille épistémo-somatique. Lorsque Galilée énonce que la nature est écrite en langue mathématique, il pose la première pierre d'un édifice de pensée qui va consister à mathématiser tous les corps existants. Les corps vivants aussi comme s'y emploiera ensuite, en bonne héritière de Galilée, la science biologique.

Il en résulte, bien sûr, tous les succès des sciences modernes et il ne s'agit pas de les mésestimer. Mais ils ne peuvent occulter leur autre face, celle qui, en procédant à la mathématisation du psychisme, donne lieu aux théories du cognitivisme et aux conditionnements visés par les « thérapies » comportementales.

Dans un registre moins désastreux, les constructions plus subtiles de la « psychosomatique » restent elles aussi dans la dépendance de ce dualisme.

Un dualisme corps-âme qui est, tout simplement, de la foutaise comme le rappelle Lacan aux psychanalystes italiens en 1972, ajoutant : « ce n'est pas le corps qui s'oppose au psychisme, c'est la logique. »

Si nous n'en restons pas à ce dualisme, lorsque le psychanalyste prend soin du psychisme, alors c'est aussi inévitablement, un état de corps qui est en jeu, et à ce titre il est insatisfaisant de faire du psychanalyste un spécialiste du seul psychisme.

²⁷ cf. note 8.

N'est-ce pas d'ailleurs tout l'enjeu du questionnement freudien sur la pulsion ? Tout l'enjeu aussi de cette fameuse dernière note de Freud en 1938 : « la psyché est étendue, n'en sait rien. »²⁸

Voilà de quoi relancer, au plus loin des injonctions et impasses du bio-politique, la question du corps dans sa dimension théorique autant que clinique.

Le corps demeure une énigme, et c'est cette énigme qui traverse nos questionnements sur le non-rapport sexuel, sur les modalités d'une jouissance, à ne pas entendre seulement au sens juridique bien sûr, une jouissance qui abuse et ouvre à cette dimension surprenante de l'excès.

« Un corps, ça devrait vous épater plus » disait Lacan dans le séminaire *Encore*. Transposons cette remarque vers le symptôme : est-ce que le symptôme, l'œuvre du symptôme, qui fait résonner jusqu'aux oreilles de l'analyste, l'étrange opacité du corps, ne devrait pas nous épater plus ?

C'est tout un monde qui se donne forme dans le symptôme. Il porte avec l'appel qu'il profère silencieusement, quelque chose d'indiscernable mais pourtant de tellement sensible, qui renvoie à un mode de présence, à un certain nouage opéré par ce corps troué de sexe et affecté de cette plaie du langage sur laquelle Lacan ne cesse de revenir dans ses conférences aux Etats-unis.

Cette plaie, il va même parfois, comme à Genève, jusqu'à la désigner comme un chancre !

Les premiers entretiens nous donnent souvent, de manière privilégiée, l'occasion de percevoir cette tonalité d'existence qui échappe au travail de catégorisation, mais dont l'importance devrait, me semble-t-il, ne pas être sous-estimée, dans la mesure où il peut permettre de mieux situer la forme même « choisie » par le symptôme, de préférence à d'autres formations de l'inconscient.

Relancer la question du corps, donc.

La relancer, non seulement parce qu'elle est, dans le travail de toute cure, incontournable, mais la relancer aussi parce qu'une autre entente du corps est possible et qu'elle est l'une des questions cruciales de la psychanalyse.

Nous sommes loin d'en avoir fini avec l'énigme du corps, dans les formes tout à fait singulières et inventives qui se déclinent dans les symptômes.

Ne faudrait-il pas ici, retrouver l'audace des commencements, de façon à laisser s'ouvrir de façon nouvelle, un espace d'étonnement, de surprise, grâce auquel le trop connu, le bien entendu qui condamnent souvent au psittacisme, pourrait s'estomper ?

²⁸ Sigmund Freud. Note 22 VIII. Résultats, idées, problèmes.T.2. P.U.F.1985, p.288. Voir aussi p. 290 du même volume l'article « La nature du psychique. ».

Ce serait en quelque sorte, refaire à propos du corps, ce geste accompli par Freud à propos de la sexualité. Un geste à prendre quasiment au sens de ces exploits chantés autrefois par les poètes épiques.

Ce geste freudien Lacan montre aux analystes italiens de Milan qu'il concerne très précisément la sexualité comme *énigme*.

« ...les psychanalystes...c'est fou ce qu'ils aiment l'être humain, qu'ils veulent son bien, sa normalité – c'est inouï, enfin, n'est-ce pas c'est inouï la folie de guérir, de guérir de quoi ? C'est justement ça qu'il faut mettre en question...

Au nom de quoi est-ce qu'on se considère comme malade ? En quoi est-ce qu'un névrosé est plus malade qu'un être normal, dit normal ? Si Freud a apporté quelque chose, c'est justement pour démontrer que la névrose, enfin, est strictement insérée quelque part dans une faille qu'il nomme, qu'il désigne parfaitement, qu'il appelle sexualité, et il en parle d'une telle façon que ce qui est clair, c'est justement...c'est ce dans quoi l'homme n'est pas du tout à son aise.

L'homme, bien sûr, appelé au sens large, la femme non plus ; enfin, il n'y a rien qui aille si mal que les rapports de l'homme et de la femme.

(...) Alors, Freud un jour parle de sexualité et *il suffit que ce mot sucré soit sorti de sa bouche pour que tout le monde croie que c'est pour résoudre la question.*

(...) au nom du fait qu'il a dépeint ça « sexualité », on suppose qu'il savait ce que ça voulait dire : sexualité.

Mais justement ce qu'il nous explique c'est qu'il ne le sait pas.

Il ne le sait pas. La raison pour laquelle il ne le sait pas, justement, c'est ce qui lui a fait découvrir l'inconscient.

C'est-à-dire, s'apercevoir que les effets du langage jouent à cette place où le mot « sexualité » pourrait avoir un sens. »²⁹

Mettre la question du corps au premier plan oblige à mettre au travail une question fort complexe : la question de la forme.

C'est une question très abstraite, mais en réalité elle constitue un point de rencontre décisif entre les dimensions théorique et pratique d'une pensée de l'acte du psychanalyste.

À l'institut de technologie du Massachusetts, Lacan fait état de la nécessité pour les analystes, de s'arracher à propos du corps, à l'imaginaire du sac, un sac enveloppé et enveloppant. C'est bien tout l'enjeu, rappelle-t-il, de sa topologie.

Ses recherches topologiques trouvent leur ancrage dans ce mouvement de pensée par lequel Lacan, aux prises avec la question :

y a-t-il de l'analyse une théorie ? en vient à poser le corps, la référence au corps, comme la première des assises d'une telle théorie.

²⁹ J. Lacan. Du discours psychanalytique. Conférence faite à Milan le 12 Mai 1972.

Sortir de l'imaginaire du sac, oblige à faire un peu de géométrie, à récuser la forme sphérique, à la sectionner, à la mettre à plat. C'est ainsi que l'on aboutit à la figure du cercle : « Et le cercle se caractérise de faire trou. Choc en retour : l'idée mathématique de la topologie. Dans le monde il n'y a pas seulement des cercles. Mais ces cercles entre eux peuvent faire nœud. C'est par là que la topologie a commencé. C'est par ces nœuds qu'il m'a été possible de faire lien avec ce qu'il en est de notre expérience. »³⁰

Ces outils topologiques étaient ceux de Lacan. Il revient à chacun de décider s'ils lui conviennent ou non pour élucider les formes par lesquelles les symptômes, mais aussi plus largement le corps dans sa singularité, visent à se donner consistance.

Si dans le symptôme un corps se donne forme, ne sommes nous pas conduits alors à entendre la cure comme un espace pour de possibles métamorphoses de formes?

Françoise DELBARY-JACERME.

Exposé fait au Cercle Freudien, le 15-6-2011.
Président de séance : Olivier Grignon.

³⁰ J. Lacan. Massachusetts Institute of Technology, conférence du 2 décembre 1975. Scilicet 6/7. p.54 et 55.